Le ministère presbytéral dans la mission de l'Église

Le texte ci-dessous, tiré de la conférence du Cardinal Jean-Marc Aveline[1] au congrès Mission le 30 novembre 2022, nous entraine à considérer que « la mission est un service, un service de l'amour dont Dieu aime le monde ».

Le démarrage est savoureux, avec ce récit de Pagnol et l'art du cardinal Aveline qui connait bien ce petit monde délicieux de Marseille. Hélas, nous avons dû élaguer largement le texte, mais nous avons gardé le style oral par souci de fidélité. L'intégralité de cette conférence est sur YouTube.

Je vais commencer par une histoire[2]. Figurez-vous que ça se passe dans la chambre de Maître Panisse. Maître Panisse est mourant, il est alité, il n'en a plus pour longtemps. À Marseille, quand c'est comme ça, on dit : « il est fatigué, il est bien fatigué ». Alors, sachant qu'il va bientôt mourir, César – qui est un ami – va voir le curé Elzéar. Il lui dit : « Voilà, Panisse va mourir. Il est fatigué, ce serait bien que tu passes. Mais enfin, il ne faut pas passer avec tout le tralala et les clochettes et tout ça. Il ne va déjà pas bien, s'il te voit comme ça, il risque de mourir plus vite ». Alors Elzéar lui dit : « Comment veux-tu que je fasse ? » Elzéar vient quand même avec l'enfant de chœur. Il monte tout seul et laisse l'enfant de chœur à la cuisine où Honorine lui fait un café au lait et prépare les tartines. Et César monte aussi. Quand Panisse voit Elzéar, il lui dit : « c'est bien, tu fais bien de venir. C'est vrai que j'ai des choses à dire, c'est bien. On va le faire, on va le faire ». Dans la chambre, il y a donc Panisse, Elzéar le curé, César ainsi qu'Escartefigue. Elzéar dit : « voilà, il faut faire la confession ». Panisse dit : « c'est que moi, je n'ai pas l'habitude ». Elzéar

[1] Archevêque métropolitain de Marseille. Texte issu du site de la paroisse Mamers (72) : 18. Cardinal Aveline congres Missio1169 (paroisse-mamers.fr)
https://www.paroisse-mamers.fr/index.php/paroles-des-eveques

[2] Cf. Marcel Pagnol, *César*, Éditions de Fallois, collection Fortunio, 2004, pp. 9-37.

lui dit : « tu vas voir, ce n'est pas compliqué ». Il donne le petit livre à Escartefigue. « Tu vas lire les commandements ». À chaque commandement, Panisse dit : « voilà, j'ai plus ou moins respecté, etc… ». [Arrive un moment délicat et Elzéar fait sortir César et Escartefigue qui partent à la cuisine rejoindre Honorine].

Elle leur dit : « Eh ben moi, tè, je suis bien contente parce que Panisse, c'est bien, il va nous faire une belle mort, comme ça il est bien préparé ». César dit : « oui, il est bien préparé. … il va faire la belle mort. Seulement, il est préparé au goût du bon Dieu d'Elzéar, enfin le nôtre quoi. Et si c'était pas le bon ? » « Ouh, dit Honorine, qu'est-ce qu'il y a César ? Qu'est-ce que vous dites là ? » César s'asseyant dit : « Voilà, moi, au bar là-bas, je connais plein de gens qu'ils ont des bons dieux que c'est pas le nôtre. Et il y en a que chez eux une bonne action c'est un péché chez nous et vice-versa. Et puis des bons dieux, au bar, j'en vois défiler beaucoup avec les gens. Y'en a qu'ils ont un bon dieu comme celui qui a le gros ventre chez l'antiquaire. Les autres, ils ont un dieu qui a autant de bras qu'une esquinade[3]. » « Mais qu'est-ce que tu dis, César ? » lui dit Escartefigue et il se sert un pastis. Et César dit : « Mais oui, mais oui, tu te vois (il se penche vers Escartefigue), tu te vois, toi, déjà fatigué de ta mort, tu montes là-haut et, au coin d'un nuage, tu te trouves un bon Dieu que tu connais pas, qu'on t'a jamais présenté. Tu lui fais des prières, il comprend pas. Tu lui dis des choses, il te dit rien. Et après, il te dit : « Quoi ? Quoi ? »

Honorine elle dit : « Mais vous avez pas honte, César, de dire ça, surtout devant l'enfant de chœur qui n'a pas encore fini les tartines ? Si vous alliez un peu plus à l'église au lieu d'aller dans votre bar, vous sauriez, César, qu'il n'y a qu'un bon Dieu et que c'est le nôtre ». Alors César dit : « Et voyez, Honorine, je le sais, y'a qu'un bon Dieu et c'est le nôtre. Mais alors, ça veut dire que sur terre, y'a des tas de gens qui se font couillonner et moi, ça, ça me tracasse »

Merci Pagnol. Ça vous dit les choses essentielles avec les mots du langage courant. Moi aussi, je me suis laissé tracasser par ces questions. À Marseille, vous ne pouvez pas ignorer la pluralité religieuse. Quand le séminaire où j'enseignais la dogmatique a fermé, l'archevêque de l'époque (Robert Coffy) m'a dit : « Il faudrait que toi, tu cherches ce qu'on peut faire pour avoir un institut de théologie à Marseille. » J'ai regardé, consulté. Et je lui ai dit (mais cela ne m'intéressait pas) : « Si vous voulez faire un institut de théologie à Marseille, faites quelque chose qui prenne en compte et qui soit axé sur les questions (je ne lui ai pas dit "les questions qui tracassent César") les questions que pose à la foi chrétienne la pluralité des religions ». Coffy me dit : « C'est bien, c'est une bonne idée, tu vas le faire, toi ». « Mais, moi, je ne suis pas préparé… » « Oui, mais tu vas le faire toi ». Et alors j'ai accepté parce que c'était Coffy. [À vingt-six ans, il voulait être aumônier de jeunes dans les quartiers Nord à Marseille car il avait grandi dans les quartiers Nord. Mgr Coffy lui avait demandé de reprendre le poste de professeur de dogmatique vacant : cinq années extraordinaires, prendre soin des jeunes qui s'interrogent, faire du travail de haute couture - il n'y a pas deux cas pareils]. Alors je lui ai dit :

[3] Mot provençal : araignée de mer comestible.

« Bon, d'accord pour l'institut, mais je vais habiter dans une paroisse des quartiers Nord, comme ça j'aurais... » Il me dit : « non, il faut que tu restes au séminaire ». Vraiment, ça ne me plaisait pas. Je lui dis : « Mais vous ne vous rendez pas compte. Je suis au bout du couloir. Là je serai tout seul au bout du couloir dans cette maison. » Il me dit : « non ». Alors je sors le dernier argument, et lui dis : « Moi, le célibat, c'est pas facile. Alors si vous me laissez tout seul au bout du couloir, je ne vous garantis rien. » Après, je me suis dit : « Aveline, qu'est-ce que tu viens de dire ! » Et il a eu cette réponse : « Ouais, je sais, d'ailleurs moi j'aurais du mal mais toi, il faut que tu le fasses ».

C'était l'argument qui m'a convaincu. Il ne m'a pas fait du cinéma. Il m'a dit : « moi j'aurais du mal mais toi, il faut que tu le fasses ». Aujourd'hui, comme évêque, je me dis : « voilà un type qui avait du courage ». Il m'a dit : « moi, j'aurais du mal mais toi, il faut que tu le fasses ». Ça veut dire : « j'ai prié pour toi. Et si je te le demande, ça vient de ma prière ». Eh bien aujourd'hui je me le dis comme évêque. Il ne faut pas cacher aux prêtres quand c'est difficile.

Dans le thème qui est le nôtre, je voudrais juste vous dire deux séries de choses. D'abord, à travers ce travail[4], ce que j'ai appris et compris. Dans un premier temps, je voudrais rassembler pour vous ce que j'ai mieux compris de la mission de l'Église à travers ce travail. Et dans un deuxième temps, je voudrais vous donner quelques éléments sur la façon dont, à la lumière de ça, s'éclaire notre ministère presbytéral. Enfin vous donner quelques conseils d'un frère.

[4] Cet institut a 30 ans d'existence, et Mgr Aveline a œuvré tout autour du pourtour méditerranéen.

C'est l'essentiel de ce que j'ai perçu, compris, travaillé. La première chose, c'est que la mission de l'Église c'est d'être au service de la relation de Dieu envers le monde. Je m'appuie sur ce verset de Jean : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son propre Fils[5]. » Pour moi, c'est déterminant. Ce n'est pas : « Dieu a tant aimé l'Église qu'il s'est arrangé pour ceci ou pour cela. » C'est une relation d'amour. Au fond, **la mission de l'Église, c'est d'être au service de l'amour dont Dieu aime le monde.** Et c'est pour cela qu'elle ne cesse d'inventer la façon de traduire pour le monde, à chaque génération, cet amour qui vient de Dieu. Comprendre ainsi la mission, c'est être amené - comme toujours d'ailleurs - à un travail de conversion qui est essentiellement un travail de décentrement. Ça veut dire que si elle est au service de la relation entre Dieu et le monde, l'Église n'a pas son centre de gravité en elle-même ni même d'ailleurs dans une relation privilégiée qu'elle entretiendrait avec Dieu. Son centre de gravité, c'est dans la relation de Dieu avec le monde qu'il se trouve. Et ça la décentre d'elle-même. Cela explique d'ailleurs, dans l'histoire, que chaque fois que l'Église s'est trop centrée sur elle-même, trop préoccupée de sa propre survie, trop inquiète de la persistance de ses structures, elle s'est fatiguée. Pour moi ça c'est très important. Ça dit beaucoup de choses de notre agir missionnaire : celui qui aime la vérité ne l'aime pas seulement quand elle est très bien énoncée. Il l'aime quand il en perçoit des parcelles, fussent-elles défigurées, dans toute l'humanité, dans ses petites parcelles dont il est peut-être le seul à voir

[5] Jn 3, 16.

qu'elles sont là, même si elles sont défigurées et même si elles ne sont pas ajustées ; mais elles y sont, elles y sont ces semences, ces parcelles de vérité, elles y sont. Aimer la vérité, ce n'est pas seulement l'aimer quand elle est bien expliquée, non c'est l'aimer comme ça. Ce travail de décentrement est donc une première façon d'expliquer ce qu'est la mission de l'Église. Je pense qu'elle est très, très, très importante parce que l'obsession de la survie fatigue nos ministères.

Réjouis-toi de l'amour dont Dieu aime le monde. Et trouve, invente tous les moyens, avec le peuple de Dieu, pour traduire cet amour.

La deuxième chose : tu veux comprendre ce qu'est la mission de l'Église. 1/. Elle est un service de Dieu avec le monde. 2/. Elle est l'apprentissage d'une coopération parce que **vivre la mission, c'est coopérer avec l'Esprit Saint**. C'est lui le premier responsable de la mission. C'est très important parce que dans notre histoire théologique et même pastorale nous avons trop négligé l'Esprit Saint. L'Esprit Saint, ce n'est pas simplement le louer, c'est apprendre à coopérer avec lui. Ça veut dire que c'est l'Esprit Saint qui prépare le terrain. C'est lui qui a préparé le cœur de ceux auxquels tu vas t'adresser. C'est pour cela aussi que l'Esprit Saint a besoin d'une Église, d'une Église de témoins, d'une Église missionnaire, c'est-à-dire d'une Église qui ne se contente pas de se réjouir de ceux qu'elle accueille le dimanche à la messe. Il faut des Pierre[6], des apôtres mais qui coopèrent avec l'Esprit Saint. Le soir en rentrant, bien sûr il y a les gens que nous avons vus, que nous connaissons… il y a tous ceux pour lesquels le Seigneur nous attend demain. Dans ton agenda, garde de l'improviste. Si tout est rempli, comment veux-tu que l'Esprit Saint puisse compter sur toi ?

Ça veut dire que rien, dans l'histoire de celui ou celle que vous allez rencontrer demain, rien n'est à rejeter a priori parce que c'est par là que l'Esprit Saint l'a rejoint. Par sa vie, par sa culture, voire par sa religion (Relisez *Redemptoris missio*[7]).

[6] « Pierre parlait encore quand l'Esprit Saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la Parole. Les croyants qui accompagnaient Pierre, et qui étaient juifs d'origine, furent stupéfaits de voir que, même sur les nations, le don de l'Esprit Saint avait été répandu. » Ac 10,44-45.

[7] Jean-Paul II, encyclique *Redemptoris missio*, 7 décembre 1990, n. 28.

Toi, ne dis pas : « Oh la la, son passé ne vaut rien. » L'Esprit Saint est allé le chercher là ; ne l'entraîne pas à négliger son passé, et pire à le mépriser. Apprends-lui que le Christ apporte toute nouveauté en s'apportant lui-même mais que cette nouveauté a été préparée par le travail de l'Esprit.

Si je vais encore un tout petit peu plus loin, « Je me tiens à la porte et je frappe, si tu m'ouvres ton cœur je ferai chez toi ma demeure[8]. » Dans la rencontre dans laquelle est possible une conversion, tout se passe comme si c'est l'Esprit Saint qui – de l'intérieur – avait travaillé la serrure pour qu'elle s'ajuste à la clef. Mais c'est l'apôtre qui porte la clef. Voyez cette profondeur dans cette rencontre, c'est toi qui permets à la serrure de s'ouvrir parce que tu as la clef. Mais c'est l'Esprit Saint qui a travaillé de l'intérieur la serrure pour qu'elle s'ajuste à la clef. La mission c'est ça : comment coopérer avec l'Esprit Saint. Et, du coup, ça te libère. Parfois, on croirait qu'il faut aller vite… Mais laisse faire l'Esprit ! Dans notre ministère, on passe notre temps à ajuster non pas seulement la clef et la serrure mais à ajuster les marches pour que chacun puisse monter. Combien de fois on fait ça de diminuer la hauteur des marches pour qu'on puisse les gravir ? C'est tellement beau ! On n'est pas des gens qui mettent le visa pour ou contre le salut. D'ailleurs, c'est pas nous qui sauvons, c'est Dieu. On est des jardiniers qui vont chercher les petites fleurs, pas seulement les beaux parterres des jardins français mais les petites fleurs des caniveaux qu'il faut arroser parce qu'elles viennent du bon Dieu.

La mission c'est le service, un service de l'amour dont Dieu aime le monde. Et ça nous décentre. La mission c'est un apprentissage, l'apprentissage d'une coopération avec l'Esprit Saint. Et ça nous transforme aussi parce que l'Esprit Saint, un jour, c'est avec toi qu'il a fait ça. L'Esprit Saint, un jour, c'est ta serrure qu'il a adaptée. Ce que tu fais pour eux en coopérant à l'Esprit, tu reconnais que le Seigneur l'a fait pour toi par son Esprit. Nous aussi, nous sommes destinataires de ce que nous voudrions annoncer. Et nous restons destinataires. Nous-mêmes sommes encore en travail de conversion, pour marcher, pour avancer, pour être effectives, la conversion de l'autre et la mienne vont de pair. Si vous allez vers l'autre en lui donnant l'Évangile comme si, pour vous, ça n'était pas encore cet Évangile qui était pour vous source de conversion … c'est de la propagande. Et si c'est de la propagande, ce n'est plus de la mission ! Il faut que nous restions destinataires nous-mêmes de ce que nous avons, non pas la prétention mais la mission d'annoncer.

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau[9] ». Au moment où je lui ai succédé, mon prédécesseur, Georges Pontier, m'avait dit ceci : « chaque fois qu'on augmentera le poids de ta charge, toi, allonge le temps de ta prière ». ■

[8] Ap 3, 20.

[9] Mt 11, 28.

Dans le prochain numéro d'Arbre (349), nous trouverons le troisième volet de la mission, à savoir l'accompagnement.